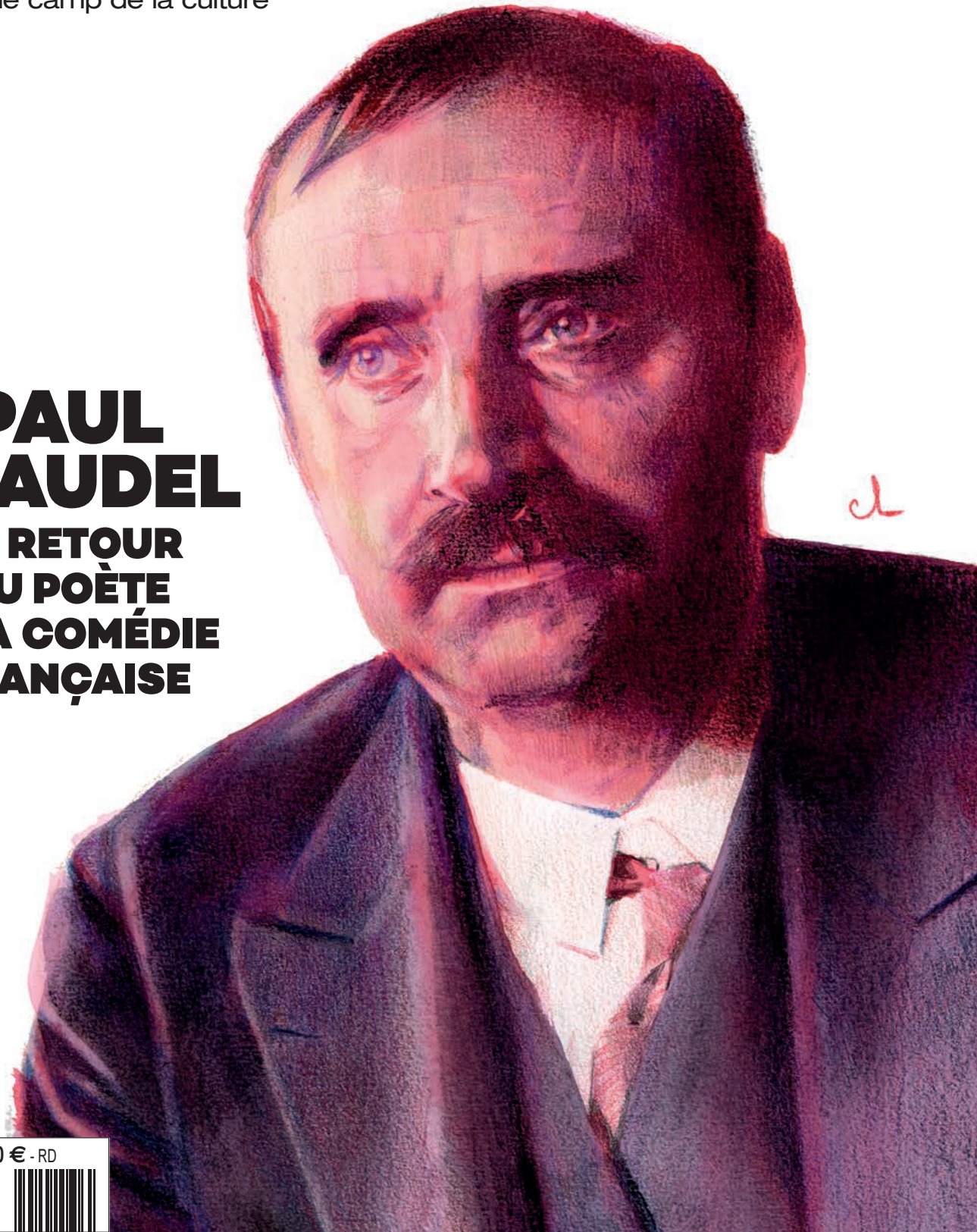


TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

PAUL CLAUDEL LE RETOUR DU POÈTE À LA COMÉDIE FRANÇAISE



L 13691 - 183 - F: 7,90 € - RD



LIVRES

Adam Thirlwell : « Mon roman
est une comédie sérieuse »

SCÈNE

Reportage en répétition
avec Reda Kateb

ART

Giuseppe Penone
Le bois en majesté

PERROTIN PARIS

23 NOVEMBRE 2024 — 25 JANVIER 2025

Nikki Maoui, *Climbing Rose*, 2024. Oil on linen. 208,3 x 152,4 cm | 82 x 60 in. Courtesy of the artist and Perotti

FNITN

Le problème Sally Rooney

PAR VINCENT JAURY

Si vous ne l'avez pas lue, vous en avez entendu parler. L'Irlandaise vend des millions de romans dans le monde, s'est fait connaître par son best-seller *Normal People*. Alors j'ai eu envie de lire son dernier roman, *Intermezzo*. Chez Gallimard. On se méfie toujours des auteurs qui vendent autant : je n'aurais pas dû. *Intermezzo* est un roman de qualité. Il raconte l'histoire de cinq personnages, la trentaine : deux frères, Ivan et Peter, leurs deux petites amies, et une pute. Il ne se passe pour ainsi dire pas grand-chose. Nous les suivons dans un laps de temps indéterminé, au quotidien. Les portraits des uns et des autres sont très bien brossés, cohérents, vraisemblables. Ivan est joueur d'échec, cérébral, brillant, pas très beau, peu doué pour les choses de l'amour, asocial ; Peter est avocat, orateur, beau, mène une double vie, entre une femme qu'il aime mais qui est malade, et une prostituée qui l'amuse. Le tout sur un vague fond de dépression : leur père vient de mourir. Il y a les sentiments qui sauvent, chez Rooney. Pas de romantisme, pas d'effusion, pas de coup de foudre, mais de tendres sentiments d'Ivan pour cette femme plus âgée et qui divorce, un peu déprimé aussi ; et pour Peter, de la compréhension, de l'empathie même pour sa petite amie malade pas moins que pour sa maîtresse. Rooney a un art du dialogue, qu'elle intègre dans le corps même du récit, sans guillemets ni tirets, remarquable ; aucune fausse note. A un sens, aussi, de la phrase, courte, parfaitement rythmée, qui prend son lecteur dans une très confortable mélodie, qu'elle tient de bout en bout. Il y a fort à parier qu'elle travaille ses romans phrase à phrase, à la virgule près. Son talent ? Capter les moments furtifs, de capter ce qui se joue entre deux êtres, au présent, en quelques mots bien choisis. C'est la Colette irlandaise, d'autant plus qu'elle joue beaucoup sur la sensualité des personnages, et le sexe. Elle est aussi très habile pour intégrer des éléments politiques à son récit, sans jamais s'appesantir. Féministe en catimini, les termes clefs nous font comprendre là où elle se situe, comme celui de « domination » qui revient à plusieurs reprises. Elle est de son temps, mais elle est capable ici et là de déconstruire la déconstruction : un personnage féminin peut être dominant ! Un personnage masculin peut être fragile ! Je sais, on en est là.

Rooney traite bien l'ensemble de ses personnages, féminins ou masculins, avec une affection égale

pour les uns et les autres, évitant le piège de tant de romans contemporains, traversés par le militantisme, le manichéisme.

Je lui reproche cependant un certain nombre de points. Il y a quelque chose de gentillet dans *Intermezzo*. Tous ses personnages sont compréhensifs, aimants, à l'écoute de l'autre. Vous allez me dire, c'est l'époque. Les jeunes seraient sur cette longueur d'onde, jamais d'offense. Oui mais non. Des slogans, des mots, des belles phrases, mais jeune ou pas jeune, nous avons tous des parts d'ombre : violence, perversité, névroses, hargne, envie etc. Rien de tout cela ne figure dans ce roman, comme un pan entier de nos émotions qui aurait été effacé. Rooney croit trop à ces slogans de la jeunesse : le roman sert à aller au-delà, à entrer dans les chambres.

Il y a pire. Un confrère m'appelle il y a quelques jours : as-tu lu le *Irish Times* ? Non. Jette un œil, quand même. Et là, quelle surprise : un certain nombre d'articles de Rooney sur Israël. Elle y est aussi violente que tendre et modérée dans ses romans. C'est Docteur Jekyll et Mister Hyde.

Depuis des années — bien avant le 7 octobre —, Rooney est une activiste du BDS (Boycott, Désinvestissement et Sanction), cette association visant à boycotter Israël, tant sur le plan économique que sur celui de la culture. Concrètement, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est par exemple ne plus lire David Grossman, Zeruya Shalev, Amos Oz et tant d'autres, pourtant des écrivains de la paix, tous favorables comme l'ensemble des artistes israéliens, à un état pour les Palestiniens. Quelle infâme injustice de boycotter la culture israélienne ! Il suffit de ne rappeler ici qu'un seul fait, pour discréditer à jamais le BDS, et dans le même élan Sally Rooney (sans oublier Annie Ernaux qui en est aussi membre) : ce BDS est dirigé par le qatari Omar Barghouti, qui appelle à la « fin » et « la destruction » d'Israël ». Rooney adhère-t-elle à cette idée ? Il semblerait que oui, puisqu'elle est membre de l'association. Ajoutons, et ce, encore une fois bien avant le 7 octobre, que Rooney ne souhaite plus être traduite en hébreu. En Russie est-elle traduite ? Oui. En Chine ? oui. En Iran ? Oui (bonjour le féminisme de Rooney !). Les dictatures, et non des moindres, ne semblent pas trop la déranger. Seule la démocratie israélienne l'obsède. Je ne lirai plus Sally Rooney. Pas plus qu'Annie Ernaux. La gauche antisémite est un fléau.



P. 22
ADAM THIRLWELL



P. 50
GIUSEPPE PENONE



P. 80
LE SOULIER DE SATIN

SOMMAIRE

N°183 DÉCEMBRE 2024

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec [Salomon Malka](#)
- 08 Coup de gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de [Nathan Devers](#)
- 12 Chronique Book Emissaire d'[Eric Naulleau](#)
- 14 Chronique B.D par T.H de [Tewfik Hakem](#)
- 16 Un livre, un politique
- 18 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 L'interview On a longuement rencontré l'écrivain anglais [Adam Thirlwell](#) pour son roman réjouissant *Le Futur futur*.
- 30 Cahier critiques
- 40 Dans la bibliothèque d'[Adonis](#)
- 42 Polar, Poche, classique, essai

Page 48 | ART

- 48 Édito art
- 50 Portrait Visite à Turin, chez le grand artiste [Giuseppe Penone](#), l'homme qui murmure à l'oreille des arbres.
- 56 Rétrospective [Harriet Backer](#) au musée d'[Orsay](#).
- 60 Expos
- 64 Galeries
- 70 Événements
- 74 Livres
- 75 Trois Révélation
- 76 Enchères

Page 78 | SCÈNE

- 78 Edito Scène
- 80 Dossier *Le Soulier de satin* de [Paul Claudel](#) fait l'évènement à la [Comédie-Française](#). Rencontre avec [Eric Ruf](#) autour d'une œuvre culte.
- 88 Critiques théâtre, danse, musique
- 100 En répétition avec [Sébastien Kheroufi](#), [Reda Kateb](#), pour *Par les villages*, au Festival d'Automne.
- 104 Je n'aurais rien fait sans eux... Le metteur en scène [Jean Bellerini](#), qui présente *Histoire d'un Cid*, nous confie ses influences majeures.
- 106 Disques
- 108 Festival

Page 110 | CINÉMA

- 110 Edito ciné
- 112 Cahier critiques
- 118 Livre
- 120 Cycle

122 En route ! Va devant !

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN VERSIONS RESTAURÉES

L'ARMOIRE VOLANTE



L'HÉROÏQUE MONSIEUR BONIFACE



BONIFACE SOMNAMBULE



DISPONIBLES LE 11 DÉCEMBRE
EN COFFRET DVD, COFFRET BLU-RAY,
VOD ET ACHAT DIGITAL



TRANSFUGE
Chassez le crapin de la culture

positif



J'AI PRIS UN VERRE AVEC... SALOMON MALKA



PAR VINCENT JAURY

PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

Il a le rire le plus sonore de Paris. Le judaïsme pour lui doit être traversé par une joie permanente, sinon ce n'est pas tout à fait du judaïsme. L'idée lui est-elle venue de ses cours du samedi matin à Auteuil, menés par Emmanuel Levinas ? Sûrement. Des cours bibliques commentés par Levinas, où l'humour, raconte Salomon Malka (Shlomo pour les intimes) dans son livre passionnant *Samedi prochain à Auteuil*, n'était pas absent.

Il se souvient, ce jour où je le rencontre au café Le Rouquet, où je l'ai obligé de venir car c'est un café où l'on peut converser au fond dans une salle presque vide. Shlomo grogne : « J'aurais préféré le Flore parce que là-bas, on peut parler à tout le monde ! » Et ajoute : « Levinas n'aimait pas les cafés. C'était sûrement contre Sartre qui lui les adorait. Sartre avait été très dur avec lui, il ne lui avait jamais pardonné d'avoir fait connaître Husserl en France ! Il n'aimait pas les cafés pour une raison que je lui reproche : il est le philosophe de l'altérité, de la relation entre deux individus. Or, sauf à la fin de sa

vie, il n'a jamais pris assez en considération ce qu'il appelait le Tiers. La troisième personne, c'est-à-dire la société. Le café, c'est la société. »

Mais son livre ne parle pas tant de Levinas, que de ceux qui parti-

« C'est grâce à Levinas que j'ai choisi un judaïsme humaniste »

cipaient à ses cours. Shlomo était jeune lorsqu'il participait, 15 ans, 16 ans, 17 ans. Il est élève de l'école dirigé par Levinas, l'Enio, et comme d'autres élèves mais aussi des gens de l'extérieur et de tout âge, il participe à ses cours du samedi matin (20 à 30 minutes, 60 à 80 personnes).

Personne ne peut prendre de notes, c'est shabbat, interdit d'écrire. Quand des non-juifs osent sortir leur stylo, Levinas les fusille du regard. C'est pourquoi Shlomo a décidé de réunir quelques commentaires de ces cours, à l'aide d'un journal tenu à l'époque et de souvenirs de ses condisciples. On y croissait des personnages comme

le polytechnicien devenu frère dominicain Bernard Dupuy, artisan après-guerre d'un dialogue entre juifs et catholiques : « il connaissait très bien l'œuvre philosophique de Levinas, il était curieux de savoir si le Levinas religieux était une autre personne. Bien sûr, il découvrit que non. Je vois encore Levinas lui mettre la calotte sur la tête, avec l'épingle pour qu'elle tienne ! ». Il se souvient aussi d'un homme élégant, ne se mêlant pas aux autres, et qui dès le cours fini, s'éclipsait : Simon Nora, le grand banquier d'affaire. Je lui demande ce qui lui reste de ces cours, 50 ans plus tard ? : « j'avais été marqué par le cours sur l'idée chrétienne : « tu aimeras tes ennemis » qui n'est pas une idée juive, puisque dans le judaïsme, il est possible d'aimer son ennemi, mais seulement dans certaines circonstances. Sinon, c'est grâce à lui que j'ai choisi un judaïsme humaniste, éclairé, universaliste ».

Il me parle d'Israël : « Après la guerre au Liban, en 1982, il avait dit : 'Israël se défend durement, mais il se défend'. L'affreuse Judith Butler, celle-là même qui, invitée au Centre Pompidou déclarait que le 7 octobre avait été un mouvement de résistance, avait alors dit : 'pour Levinas, les Palestiniens n'ont pas de visages'. » Oui, affreuse Butler.

L'interview est finie, nous marchons boulevard Saint-Germain et il me dit : « tu sais, je crois que j'ai écrit ce livre pour mes deux enfants, Ilan et Lauren. Pour qu'il en reste quelque chose. Qui sait comment fonctionne la transmission ? »

SAMEDI PROCHAIN À AUTEUIL

De Salomon Malka, éditions du Cerf, 24€



Dans(e)

la lumière

Édition 24/25
Exposition, performances
18.10.24 – 31.01.25

6 rue Juliette Récamier 75007 Paris fondation.edf.com

Du pauvre dans du chic

L'Arte Povera à la Bourse de Commerce, cherchez l'erreur... Si l'entreprise est louable et permet une importante rétrospective parisienne sur un sujet trop rare, son accrochage et son approche nous ont laissés sur notre faim.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Soyons clair. J'aime l'Arte Povera. J'aime qu'il ait été avant-gardiste, anticonformiste, poétique. J'aime sa radicalité esthétique, j'aime son pied de nez à l'embourgeoisement, son trompe-l'œil permanent à l'idée du Beau. J'aime qu'il soit entre Rauschenberg et Pasolini, entre Yves Klein et Lucio Fontana, entre Ben et Joseph Kosuth, et qu'il doive finalement beaucoup au ready-made de Duchamp, sans le proclamer. J'aime qu'il ne dénonce pas mais qu'il invente une utopie artistique – non-idéologique – tentant de sursoir au consumérisme galopant tout en usant d'une alliance subtile entre matières brutes, naturelles, non transformées et matières nouvelles, technologiques, plastiques, artificielles. Et surtout, j'aime son sens de la scénographie poétique et épurée impliquant que l'objet d'art prenne un sens hautement symbolique dans l'espace qu'il investit, si modeste et rustique qu'il puisse être, effacé, transparent même parfois. C'est exactement pourquoi j'ai adoré la grande exposition consacrée à Pino Pascali qui se tenait à la fondation Prada de Milan cet été. Y était décrite la carrière fulgurante de cet ovni de l'art italien qui n'exposa que de 1965 à 1968, avant de mourir tragiquement dans un accident de moto à 33 ans. On y voyait son goût démesuré pour la mise en scène – il concevait lui-même l'accrochage de ses expositions – ses détournements d'objets sur un concept de création de « fausse sculpture », ses utilisations diverses de matériaux innovants pour l'époque, comme la fourrure synthétique ou la laine de fer. L'exposition avait eu l'audace de reconstituer les accrochages de ses expositions en galeries et à la Biennale de Venise où il exposa en pleine manifestation étudiante. Grâce à l'horizon bleu artificiel qu'il recrée, comme un décor surréaliste, avec son minimaliste *32 m2 de mer* et sa sculpture en forme de mitraillette intitulée *Colombe de la Paix*, on comprenait immédiatement que l'artiste n'était

pas exempt de critique sociale dans son esthétique radicale. Alors quand l'exposition Arte Povera s'est ouverte à la Bourse de Commerce en octobre, je m'y suis précipitée, impatiente de découvrir les trajectoires de l'ensemble des artistes que l'on rattache à ce mouvement italien, largement turinois, surgi dans un contexte post-guerre soucieux de reconstruire des idéaux tout en luttant contre la société de consommation, et d'y retrouver ce cher Pino Pascali aux côtés de Giovanni Anselmo, Alighiero Boetti, Pier Paolo Calzolari, Luciano Fabro, Jannis Kounellis, Mario Merz, Marisa Merz, Giulio Paolini, Pino Pascali, Giuseppe Penone, Michelangelo Pistoletto, Emilio Prini et Gilberto Zorio. Premier bémol : il manque Piero Gilardi, pourtant une des figures éminentes de ce groupe. Mais passons. On garde quand même notre optimisme jusqu'à ce qu'on s'approche de l'immense rotonde du bâtiment qui accueille pêle-mêle des œuvres de tous ces artistes sans la magie poétique d'un quelconque effort scénographique. On a l'impression que l'on a souhaité, au sein de cette architecture, traiter l'Arte Povera comme un ballet de sculptures baroques. Effet manqué. Ça ne fonctionne pas car ces œuvres sont justement conçues pour entrer en résonance avec nos propres corps émotifs et avec leur environnement. À touche-touche, elles perdent leur dimension symbolique. De plus, ici, les cartels sont difficilement trouvables. L'exposition pêche par manque d'explications. On se met à chercher un peu de contexte historique. Il faut le trouver dans les vitrines en bois qui rythment le pourtour de la rotonde. Mais si elles décrivent bien les courants annonciateurs de l'Arte Povera, tels que

le « théâtre pauvre » de Grotowski dont s'est inspiré le critique d'art Germano Celant pour inventer le terme « Arte Povera » ou les œuvres pionnières, tels que les sacs de jute d'Alberto Burri ou les *Achromes* de Piero Manzoni, elles ne sont que des espaces réduits très – trop – érudits. Ainsi, le visiteur qui ne connaît rien à l'Arte Povera serait censé maîtriser les références à l'Internationale Situationniste autant que la biographie de Germano Celant (qu'on ne trouve nulle part) ? Et il est aussi apparemment censé connaître le contexte social et politique de l'Italie des années 1960 dont il n'est fait aucune référence développée. Or, il n'est évidemment pas anodin que Germano Celant ait intitulé son article-manifeste en 1967 « Arte Povera, note pour une guérilla ». Là encore, on aurait aimé avoir plus d'éléments sur l'esprit de lutte et d'insurrection qui a notamment traversé les actions performatives, dans l'espace public ou en photographies, de ces artistes, alors même que Pasolini écrivait des articles intitulés *Guerre civile* (1966) ou *Contre la terreur* (1968). Nous sommes tout de même dans un contexte de rupture avec l'immédiat passé fasciste. L'atmosphère est aussi à l'anti-Pop art américain dont sont pourtant imprégnés les artistes. Pistoletto ne cache pas son intérêt pour Warhol, Lichtenstein, Rosenquist, Oldenburg ou les minimalistes américains. On peut aussi rappeler l'émergence des Nouveaux Réalistes dont le *Manifeste* date de 1960. Par ailleurs, à Berne, en 1969, Harald Szeemann expose *Quand les attitudes deviennent formes* et met en résonance l'Arte Povera avec le land art, l'art conceptuel et l'art minimal (en particulier Robert Morris et Robert Rauschenberg) ainsi qu'avec Joseph Beuys. Malgré les beaux espaces consacrés à chacun des treize artistes mis en lumière, l'exposition de la Bourse de Commerce ne réussit pas à donner une définition de la poétique et de l'esprit de résistance de l'Arte Povera au sein d'un fil historique plus large. Et malgré la tentative intéressante de faire apparaître des artistes contemporains « héritiers », il nous a semblé, pour certains, qu'il était un peu trop évident de se fonder sur des pratiques d'art écologique ou employant des matériaux bruts pour justifier une filiation de ce moment historique qui fut aussi atypique que fondateur.



RAVEL BOLÉRO EXPOSITION

3 DÉCEMBRE 2024
15 JUIN 2025



PHILHARMONIE
DE PARIS

MUSÉE DE LA MUSIQUE

CHRONIQUE

Blanquer, quelle réussite ?

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

La Citadelle de Jean-Michel Blanquer,

Albin Michel, 416p., 21,90 €

Est si la politique était, avant tout, une question d'éducation ? Cette hypothèse mérite d'être lue comme une mauvaise nouvelle. De toutes les idées philosophiques qui soient, cette notion est sans doute la plus trouble. Sa complexité tient à ce qu'il est impossible de la traiter isolément, comme s'il s'agissait d'un concept autonome. « Traiter » l'éducation, voilà qui suppose d'ouvrir en même temps l'intégralité des problèmes métaphysiques : la dialectique de l'inné et de l'acquis, de la liberté et de la contrainte, du bien et du légal, de la singularité de chaque enfant face à l'universalité des règles... Ajoutons à cette confusion que l'éducation, loin d'être une science tâtonnante mais un art empirico-éthique où la théorie se heurte à l'improvisation, une aventure moderne comme disait Péguy, à savoir un processus dont le bilan ne s'esquisse qu'à long terme, et dont les conséquences sont pourtant décisives, car elles impliquent l'avenir même de notre société. On ne peut que s'étonner de ce que cette question soit, précisément, l'impensée de la politique actuelle, elle qui occupe si peu les campagnes électorales et qui a donné lieu à des revirements gouvernementaux pour le moins contradictoires au cours de ces dernières années.

À cet égard, *La Citadelle* de Jean-Michel Blanquer est l'ouvrage qui manquait au débat public : à mi-chemin du récit et de l'essai, des choses vues et des jugements portés, l'ancien ministre de l'Éducation nationale s'y livre sur les années qu'il a passées rue de Grenelle. L'histoire commence en 2017, quand Emmanuel Macron, alors candidat, donne rendez-vous à l'auteur dans un restaurant au nom symbolique : Je-Thé-Me. Attentif, il écoute attentivement la fresque que ce dernier présente de l'Éducation nationale, dépeinte comme une institution en crise, manquant à la fois d'exigence et de vitalité, qui mériterait d'être réformée à la racine pour mieux satisfaire la promesse républicaine. S'il n'exprime pas ses propres intentions, l'inventeur du « en même temps » semble séduit par cette analyse sans ambages, dont la sévérité n'empêche pas d'ébaucher des solutions précises. Le projet est ambitieux mais, une fois élu, le président relève le pari et, accordant une pleine confiance à Jean-Michel Blanquer, lui donne la tâche difficile de le réaliser.

La Citadelle est l'histoire de ce défi. De l'état de grâce qui a suivi l'arrivée au pouvoir des « marcheurs » à l'essoufflement de leur réélection en passant par les gilets jaunes, le coronavirus, la mort de Samuel Paty, Jean-Michel Blanquer retrace son expérience. Parsemé d'apartés, de souvenirs

personnels, de scènes de coulisses et de portraits mordants, rythmé par des réflexions constantes sur la littérature, les intellectuels, la fatigue des sociétés démocratiques et l'usure du pouvoir, son livre trouve son fil rouge dans cette question directrice : de quelle éducation la France contemporaine a-t-elle besoin ? Entre la scène inaugurale et son départ du ministère, le diagnostic se transforme peu à peu en bilan. Un à un, les chantiers se succèdent. Pour répondre à l'effacement des savoirs fondamentaux, on dédouble les classes à l'école primaire. Pour consolider l'égalité des chances et garantir la progression de tous les élèves, on invente le dispositif « Devoirs faits ». Pour rompre avec le nivellement par le bas, on tâche de niveler par le haut : on renforce l'enseignement des mathématiques et du français, on met un terme aux leurres pédagogistes, on réhabilite les savoirs fondamentaux et veille à ce que les élèves ne passent pas dans la classe supérieure sans avoir intégrés les acquis de la précédente. Mais ces ruptures ne reviennent pas pour autant à sonner le glas de la liberté pédagogique. Car Jean-Michel Blanquer a surtout initié une réforme centrale : celle du lycée, qui a mis fin à l'uniformité des filières S, L et ES pour personnaliser l'instruction de chacun en fonction de sa trajectoire propre.

Toutes ces mesures, Jean-Michel Blanquer les défend. Chiffres à l'appui, il démontre que, sous ses fonctions, sa politique a porté ses fruits. Que, contrairement aux légendes déclinantes, le niveau a augmenté. Que, surtout, la confiance des Français envers l'institution s'est renforcée au cours de ces cinq années. Or, et tel est l'aspect le plus surprenant de cet ouvrage, Jean-Michel Blanquer raconte que ses réussites, loin de consolider sa position ministérielle, l'ont au contraire confronté à l'ingratitude de ses pairs. De « livre politique », *La Citadelle* devient ainsi un roman incarné et social, où s'entretiennent deux intrigues opposées. D'une part le succès évident de ses réformes. De l'autre et à contre-courant le délitement croissant de ses relations avec le Président. L'effritement de la promesse du « en même temps », perdant son désir de complexité au profit du relativisme. Les jalousies, les intrigues, les mesquineries des uns et des autres, qui cherchent sans cesse à le détourner de sa mission à l'Éducation pour lui proposer de « faire carrière » en gravissant les échelons du pouvoir. L'inconstance d'un monde politique où l'on finit par être sanctionné d'avoir été fidèle à ses promesses. Et puis, en toile de fond, cette question centrale : où vont les sociétés quand, refusant de donner un cap clair à leur éducation, elles refusent de se poser la question de leur orientation ?

Marlène Saldana & Jonathan Drillet

Les chats (ou ceux qui frappent et ceux qui sont frappés)



7→11 janv.

CHRONIQUE

Deux auteurs en quête de personnages

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

Mise en scène
de Dumitru Tsepeneag
Traduit du roumain par Nicolas Cavaillès
P.O.L., 176 p. 19 €

L'Heure bleue
de Peter Stamm
Traduit de l'allemand (Suisse) par Pierre Deshusses
Christian Bourgois, 234 p. 21 €

Figure majeure de la dissidence roumaine, exilé en France au milieu des années soixante-dix, Dumitru Tsepeneag a bâti depuis chez nous une bibliographie de première force dont l'étourdissant *Hôtel Europa*, paru chez P.O.L. en 1996 dans une traduction du regretté Alain Paruit. *Mise en scène* réunit des nouvelles empêchées de paraître au temps du totalitarisme, aussi est-il tentant de les considérer avant tout sous un jour politique. Les deux brefs récits d'ouverture vont dans le sens de cette lecture orientée. *Les Chaises*, où deux hommes empilent jusqu'au ciel des sièges de toute sorte ; *Excavations*, où une passante est absorbée par le spectacle de terrassiers occupés à creuser une profonde fosse. Comment ne pas y voir des métaphores de la grande évasion dont rêvaient tant de Roumains enfermés dans une prison aux exactes dimensions de leur pays ? Cette manière de codage textuel n'est pas sans rappeler celle d'un cousin d'outre-Danube, nous avons nommé le bulgare Yordan Raditchkov. Mais l'auteur n'a pas révoqué les pesanteurs du réalisme socialiste pour tomber dans les travers d'une littérature dissidente où, selon un mot fameux, il entrerait davantage de dissidence que de littérature. *Prière* et *La Fuite* illustrent certes quelques-uns des pires aspects de la tyrannie communiste, de la soumission des esprits à la répression policière, mais dans une prose décidément rétive à la démonstration ou à l'allégorie. Vient ensuite le moment de découvrir la nouvelle-titre. Une centaine de pages où il devient toujours plus malaisé de distinguer entre la vie du narrateur et l'étrange pièce de théâtre qu'il s'efforce de monter. La situation se complique encore du fait de la révolte des créatures contre le créateur : « Donc, je me décarcasse pour trouver mes personnages, pour les rassembler tous au même endroit, pour leur donner vie, je leur dis ce qu'ils doivent faire, comment ils doivent se comporter, et après tout ça, je me retrouve jeté dehors, à la rue ». On pense cette fois au prodigieux roman de Vladimir Charov, *Les Répétitions*. Le narrateur disparaît, on le dit à Paris, on l'aurait vu s'élever dans les airs à bord d'un hélicoptère, à la manière dont Ceaucescu fuirait quelques années plus tard l'insurrection populaire. À moins que lui-même et le tyran ne soient qu'une seule et unique personne. Allez savoir avec Dumitru

Tsepeneag. Il n'en reste pas moins que *Mise en scène* constitue une parfaite introduction à son œuvre.

Voilà un livre, le treizième de Peter Stamm traduit en français, qui plairait beaucoup à Dumitru Tsepeneag. Un couple de cinéastes en pleine crise amoureuse s'efforce de tourner un documentaire sur l'écrivain Richard Wechsler. Lequel se fait beaucoup attendre, presque autant que Godot dans la pièce de Beckett (sur la tombe duquel il va d'ailleurs s'incliner au cimetière Montparnasse), et continue de se faire attendre jusque devant la caméra, à laquelle il ne lâche que des phrases laissées en suspens. La figure de l'inachèvement menace de contaminer l'ensemble du livre — un adolescent hésite longuement à se lancer du haut d'un plongeur, deux personnages en balade à Trouville échouent à déterminer si « la saison est terminée ou n'a pas encore commencé ». Le film mute en « un film sur l'impossibilité de faire un film ». À la façon de ce qui advient dans *Mise en scène*, le statut des protagonistes est soudain frappé d'incertitude. Se pourrait-il que la narratrice soit en réalité un personnage de Wechsler ? Ou, à l'inverse, que la narratrice invente presque tout ce qui nous est raconté ? Et d'ailleurs, que nous est-il narré au juste ? Aucune importance, affirme Peter Stamm : « On ne devrait pas écrire de livres sur des sujets précis, en tout cas pas de romans ». L'essentiel se joue ailleurs, non pas dans une intrigue ou des rebondissements, mais dans quelques réponses glanées en cours de lecture. Par exemple à la question de savoir pourquoi les lecteurs se montrent aussi virulents envers les livres qu'ils n'ont pas aimés au lieu de les traiter par le dédain — « Une œuvre d'art qui ne vous convient pas, vous l'ignorez simplement, mais un livre que vous avez lu une fois, vous ne pourrez plus jamais vous en débarrasser. C'est comme si vous aviez mangé quelque chose d'avarié, il faut alors le vomir. » Tout s'explique. Entre Paris et la Suisse, *L'Heure bleue* multiplie les digressions et la narratrice les détours pour mieux se rapprocher d'une forme de vérité sur elle-même : « J'ai l'impression de me réveiller du néant, comme si toute ma vie jusque-là n'avait été qu'un rêve qui se dissout dans la lumière trouble du jour ». On ne sort jamais indemne de la fréquentation d'un grand écrivain. La preuve par Richard Wechsler et par Peter Stamm.

Céline Laguarde

Photographe
(1873-1961)

M
'O

Musée d'Orsay
Jusqu'au 12.01.25

© Musée d'Orsay, dist. Grand Palais Rmn / A. Bellido Espichan.

AVEC LE GÉNÉREUX SOUTIEN DE
laboratoire photo
DAHINDEN

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

Cette exposition est organisée par l'Établissement
public du musée d'Orsay et du musée de l'Orangerie -
Valéry Giscard d'Estaing, Paris.

EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC



madame

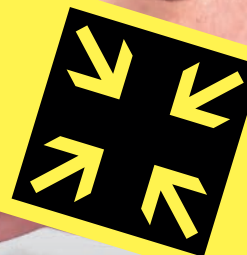
TRANSFUGE

INFORMATION / BILLETTERIE

musee-orsay.fr

f i x g d p

17^e Biennale de Lyon
Art contemporain
Les voix des fleuves
Crossing the water



21.09.24 -
05.01.25

labiennaledelyon.com

LA BIENNALE
DE LYON
ART

PARTENAIRES
PUBLICS

GOVERNEMENT

La Région

METROPOLE
GRAND LYON

VILLE DE LYON

PARTENAIRE
HISTORIQUE

CASINO

GRAND
PARTENAIRE

PL
EXCITE

PARTENAIRES
OFFICIELS

INOUÏ

SVSF

LA POSTE

PARTENAIRES
ASSOCIES

DANCE
REFLECTIONS

SOCIÉTÉ
GÉNÉRALE

IPA

ESKER

Cinna

SYTRAL
MOBILITÉS

LA BIENNALE
DE LYON

PARTENAIRES
COMMUNICATION

JCDecaux

villurbanne

ONLY
LYON

Cityz

PARTENAIRES
MÉDIAS

arte

Le Monde

l'Espresso

BeauxArts

madame

THE ART NEWSPAPER

infectuptibles

Crains
de S&L

Bulletin

LE PROGRES

Télérama

LCI

la Presse

Zoo designers graphiques

CHRONIQUE

Emil Ferris et Les monstres d'Amérique

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM



Entre le premier livre multi-primé quasiment partout où il a été vendu (en France sacré Fauve d'Or du meilleur album à Angoulême 2019), et le deuxième, aussi volumineux, qui vient de sortir, il s'est écoulé près de sept ans.

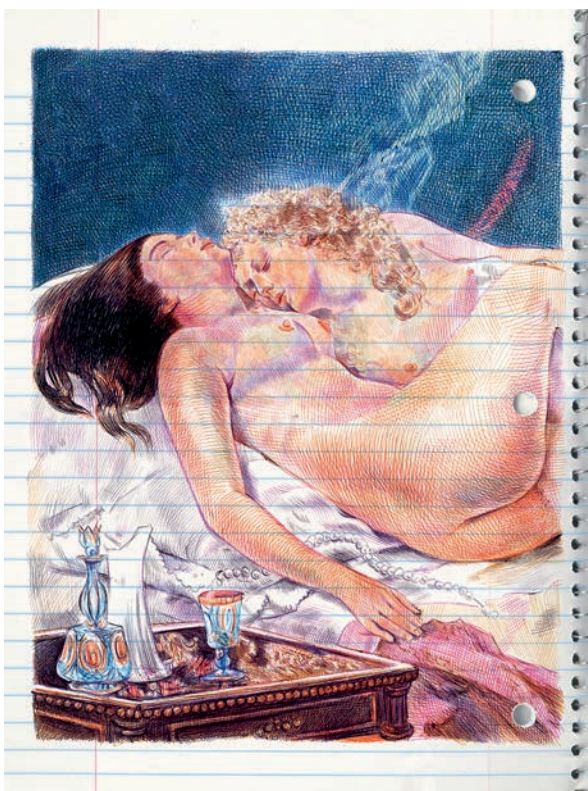
Pourtant on retrouve l'univers graphique et les monstres d'Emil Ferris comme si on ne les avait jamais quittés. *Moi ce que j'aime c'est les Monstres* est typiquement une œuvre marquante, et aurait toute la légitimité pour figurer en bonne place dans le chapitre pop' culture du « Great Books of the Western World », à condition qu'il nous soit encore permis de le revoir, le corriger et l'augmenter sans être traités de dangereux wokistes, les pires méchants monstres du moment.

Roman-graphique fleuve, *Moi ce que j'aime c'est les Monstres* se présente comme le cahier de brouillon d'une collégienne de Chicago traumatisée par les violences des années soixante-soixante-dix, dans son pays et dans le monde. Journal intime dessiné au stylo Bic, aussi hallucinant par sa beauté graphique qu'inquiétant par son propos sombre. Dans le deuxième livre, Karen, le double fictionnel d'Emil Ferris, est désormais adolescente : une jeune fille en éveil dans un monde qui se meurt. La métamorphose du corps vécue comme la plus éprouvante des monstruosités humaines, Karen tente mollement de trouver quelques réponses à ses questions existentielles, n'arrive toujours pas à élucider le mystère du « suicide » de sa voisine et muse Anka

Silverberg, n'a pas trouvé mieux que son craignos de frère Deeze comme protecteur putatif, et dès qu'elle peut, va trouver refuge auprès des « Monstres », les bons comme les mauvais, tous les monstres, à commencer par ceux qui figurent dans les tableaux des musées de Chicago, mais ceux qui hantent ses rêves et qui lui rappellent les histoires racontées par sa mère, sans

oublier les monstres vivants qui se terrent dans les bas-fonds de la ville si hostile aux différences. L'Amérique des hippies, certes, mais sans romantisme ; pisse and loose. Alors qu'elle traverse la « révolution culturelle », Karen se confronte à la mémoire la Shoah par l'histoire de sa voisine, et son assassinat. Dans ce kaléidoscope mixant les tragédies de l'Histoire, les chefs-d'œuvre des Beaux-arts et les guignols de la pop culture américaine, Emil Ferris inscrit sa petite histoire dans une œuvre profonde, foisonnante, dérangement. Les dessins sont d'une puissance et d'une précision vertigineuses, le découpage ne manque ni d'air ni d'espace, mais ça reste une bédé, cheap et chic, la classe ! Du Crumb (1e) au Bacon ? On va soigneusement éviter de

convoquer les artistes et les dessinateurs qui pourraient faire figure de repères ou de pères titulaires, Emil Ferris n'en a pas besoin, définitivement, elle, ce qu'elle aime, ce sont les monstres. À l'heure où l'Amérique ne fait plus rêver, on peut dire que son retour unanimement salué tombe à pic pour nous rappeler qu'il ne faut jamais désespérer.



CHATELET!

OR

**DU 23 JAN.
AU 2 FÉV.
2025**

LA



N

DO

**OPÉRA DE GEORG FRIEDRICH HAENDEL
DIRECTION MUSICALE CHRISTOPHE ROUSSET
MISE EN SCÈNE JEANNE DESOUBEAUX
LES TALENS LYRIQUES**

Production du Théâtre du Châtelet en coproduction
avec l'Opéra National de Lorraine, le Théâtre de Caen
et les Théâtres de la ville de Luxembourg.

Photo: Thomas Amouroux - Direction artistique: Base Design - Réalisation: com un poison dans l'eu - Licence N° L-R-21-4095 / L-R-21-4060 / L-R-21-4059

TRANSFUGE



**châ
-te-
let**
THÉÂTRE MUSICAL
DE PARIS

**VILLE DE
PARIS**

Déborah Münzer

« Il y a de moins en moins de diversité dans les formes et les sujets artistiques »



Son parcours artistique s'accompagne d'un long engagement politique. **Déborah Münzer** est une personnalité du monde culturel français : comédienne, metteuse en scène et productrice de cinéma, mais aussi élue comme vice-présidente chargée de la culture dans le canton de Nogent-sur-Marne depuis 2021. Elle termine la lecture de *Censure silencieuse* d'Isabelle Barbéris, sur l'autocensure culturelle.

**PROPOS RECUEILLIS PAR
OMAR YOUSSEF SOULEIMANE**

Q u'est-ce qui vous a plu dans ce livre ?
Il y a deux aspects du paysage identitaire français que j'ai envie de rejeter politiquement. D'une part, évidemment, les messages politiques identitaires, qu'ils viennent de l'extrême droite ou de l'extrême gauche. D'une autre : Parce que je viens des arts et de la culture, et que mon premier métier est d'être vraiment du côté artistique du monde culturel, je rejette la réduction et la dégradation des imaginaires. C'est justement de cela que l'autrice parle. Pour elle, il existe une censure ancienne, historique, une censure « verticale, » comme l'autrice la nomme, où l'on interdit des pièces, des films.

Pour quelles raisons ?

Religieuses ou politiques par exemple. Cette censure on la connaît, et contre elle, des lois ont été mises en place en France, comme celles sur la séparation de l'Église et de l'État ou sur la liberté de création. Mais aujourd'hui, il existe une censure « horizontale », qui se traduit par les

jugements des uns sur les autres. Il y a aussi une troisième forme de censure, exercée par des groupes politiques qui limitent les choix politiques. L'autrice aborde longuement les questions de politique culturelle, notamment en lien avec l'usage de l'argent public.

Pouvez-vous nous donner un exemple de ces nouvelles censures ?

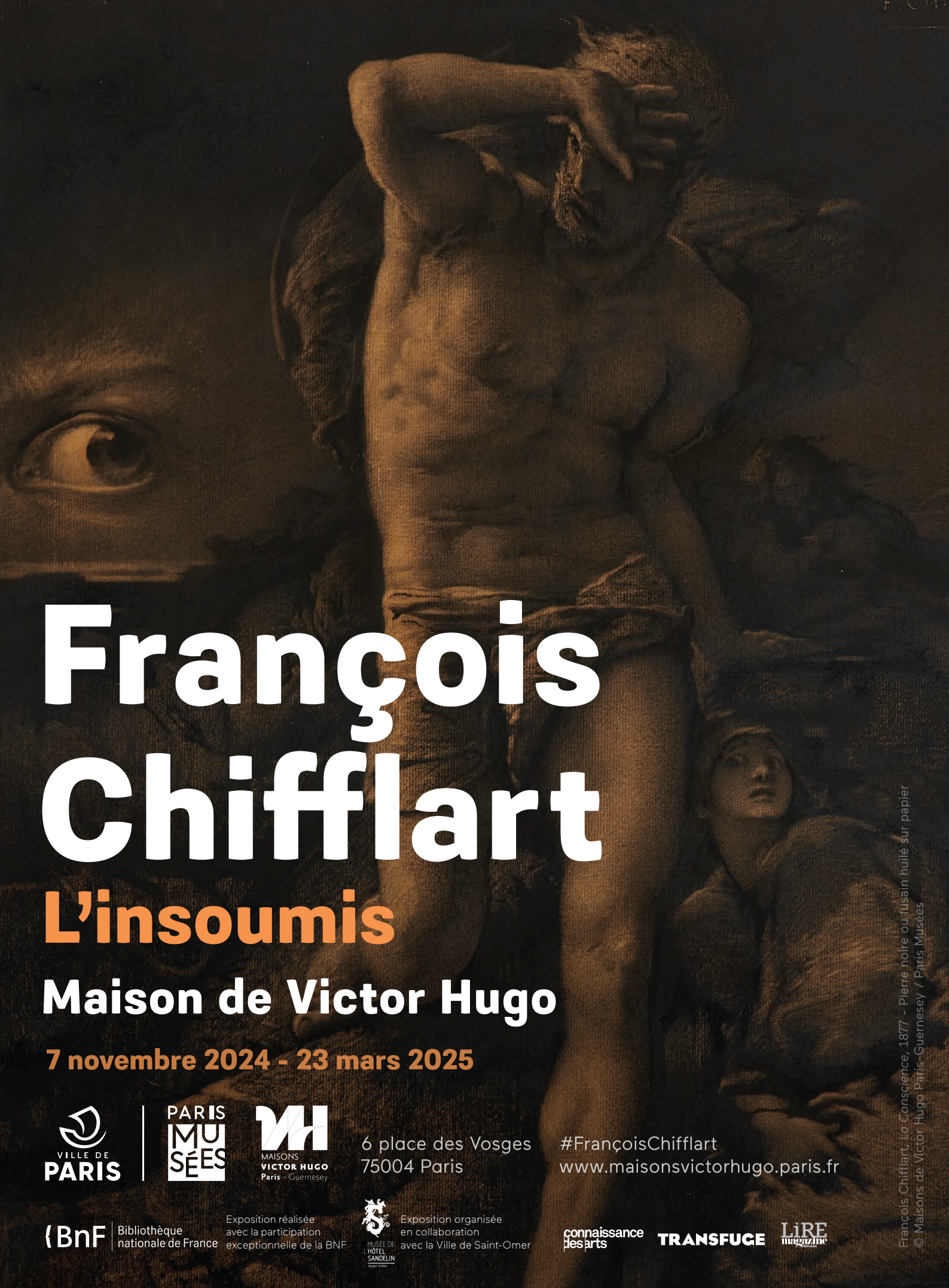
En 2022, au Théâtre 13, un spectacle intitulé *Pour un temps sois peu* devait y être joué. Il était prévu qu'un personnage trans soit interprété par une personne non-trans, c'est ce qui a conduit à l'annulation de la pièce. À travers ce type de censure, ce sont souvent ceux qui défendent l'inclusivité qui rejettent l'altérité. Pourtant, ce sont nous, les universalistes, qui défendons véritablement l'idée d'altérité. Ce n'est pas parce qu'on est différent qu'on ne peut pas se mettre à la place des autres. Le concept même du spectacle vivant, ou de l'art dramatique, repose sur l'idée de jouer des rôles. Contrairement à ce que certains pensent. Nous ne devons pas être rangés chacun selon notre origine, et cantonnés à notre résidence identitaire. C'est très grave pour le théâtre. Ce sujet est au cœur des travaux d'Isabelle Barbéris.

Sommes-nous de plus en plus censurés dans le milieu artistique aujourd'hui ?

Il y a de moins en moins de diversité dans les formes et les sujets artistiques, et de plus en plus de spectacles qui se ressemblent. La nouvelle censure incite à se conformer aux attentes des réseaux de scènes et des résidences, ils veulent que l'on se comporte d'une certaine manière. En tant qu'élue dans le Val-de-Marne depuis trois ans, je relis les conventions qui nous lient aux partenaires culturels, et j'essaie, au maximum, de vider les lignes de l'arsenal normatif. Dans certains milieux théâtraux, l'imaginaire est remplacé par des messages politiques. Moi, je n'ai pas de problème avec le fait que le metteur en scène s'engage politiquement, mais il ne doit pas être un simple porteur de messages. Dans ce livre, Barbéris en parle très bien.



©ERIC FACON



François Chifflart

L'insoumis

Maison de Victor Hugo

7 novembre 2024 - 23 mars 2025



6 place des Vosges
75004 Paris

#FrançoisChifflart
www.maisonsvictorhugo.paris.fr

{ BnF

Bibliothèque
nationale de France

Exposition réalisée
avec la participation
exceptionnelle de la BnF



Exposition organisée
en collaboration
avec la Ville de Saint-Omer

connaissance
des arts

TRANSFUGE

LIRE
magazine

Alexandre Millon

Commissaire prisé

Le célèbre commissaire-priseur nous livre les secrets d'une recette gagnante qui doit beaucoup à son esprit d'aventure...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

La conversation débute autour d'un spritz dans un café Place du Trocadéro, pour ne plus s'arrêter. Car Alexandre Millon, en plus d'avoir l'allure élégante, a le verbe haut et retient quiconque l'écoute avec sa frénétique faconde. Aucun doute, ces deux qualités sont des atouts de taille pour ce commissaire-priseur de 48 ans au grand succès. Il a développé depuis vingt ans la maison Millon, aujourd'hui la première entreprise indépendante du secteur en France, se targuant d'un chiffre d'affaires en hausse de 3% au premier semestre 2024 alors que l'ensemble du marché de l'art fait grise mine. Son secret ? Un esprit de compétition et un travail acharné. « Les crises sont les meilleurs moments pour innover », lance-t-il.

Qui le connaît sait combien il use à merveille de l'esprit de contradiction, ce qui lui réussit bien. En témoigne son rachat cette année de la maison d'enchères italienne Il Ponte Casa d'Aste, son récent développement en Belgique et l'ouverture de la première maison de ventes occidentale au Vietnam. Rien ne semble l'arrêter : 300 ventes

annuelles, 90 000 lots, 49 spécialités, de l'Antiquité à l'art contemporain... les chiffres font tourner les têtes. Boulimique d'innovations, il a créé le concept des ventes en duplex et des ventes So Unique - consacrées à une seule œuvre d'art pour en augmenter le désir - et s'apprête même à faire une vacation de bijoux à la manière d'une course de relais entre ses quatre points d'ancrage internationaux. « Le coup de marteau le plus incroyable, c'est quand vous sentez que le potentiel d'une œuvre va dépasser l'estimation. Il y a de l'électricité dans l'air », décrit-il en évoquant l'envol d'un tableau de Charles Lapicque qui a battu des records. À la fois sprinteur et marathonien, attachant et milieu de terrain, il conçoit le développement de son entreprise comme on arbitre un match. Le sport, sa première passion...

Peaux de lapins et pattes de buses

« Faire feu de tout bois pourrait être ma devise », dit-il en nous détaillant son parcours, beaucoup moins conventionnel qu'il n'y

paraît. Car s'il est le fils de Joël-Marie Millon, figure emblématique de Drouot qui fut Président de la compagnie des commissaires-priseurs de Paris durant quatorze ans, il n'est, paradoxalement, pas « tombé dedans quand il était petit ». Pendant que son père associait son nom au tuteur Maître Robert qui, depuis 1928 s'était fait connaître grâce à des ventes de fonds d'ateliers d'artistes méconnus qu'il avait eu le don de revaloriser (il remit par exemple en lice Jean Pougny ou Léon Tutundjian), Alexandre, lui, est élevé au vert par sa grand-mère à Piney, minuscule hameau de l'Aube, bien loin de l'émulation parisienne. « Ma grand-mère est la femme-clef de l'histoire familiale car elle avait créé une boutique d'antiquités à Troyes appelée *La Légende des Siècles* pour s'extraire du milieu des ferrailleurs, vendeurs de peaux de lapin et de pattes de buses qu'étaient son mari et ses frères. La bourgeoisie de Troyes se met à fréquenter sa boutique. Puis, lors d'un voyage en train, elle rencontre le directeur de Drouot et lui demande de trouver un travail pour son fils. C'est comme ça que mon père va monter à Paris et devenir commissaire-priseur. »

À 18 ans, Alexandre montera lui aussi à Paris mais au lieu de suivre les traces de son père, il s'intéresse au sport qu'il pratique à haut niveau (le handball puis le rugby à 13, couronné d'une médaille de vice-champion de France universitaire), les filles et des piges régulières pour *Réponse à Tout* et *Questions de femmes* où il signe des articles sur les grands mensonges de l'histoire ou le soutien-gorge à travers les âges... « J'habitais chez mon père au 2 rue Chauchat, juste à côté de Drouot, mais je n'y mettais jamais les pieds. À cette époque, je rêvais d'être journaliste, j'écrivais des romans pour moi et je gagnais ma vie en étant serveur au Gavroche



rue Saint-Marc, une vraie vie de bohème ! »

Plus jeune marteau de France

En parallèle, pour faire plaisir à son père, il obtient une licence en droit à Assas, avant de poursuivre en maîtrise d'histoire de l'art où il se passionne pour la figure de l'enfant et les artistes femmes de la fin du XIX^e siècle, en particulier

Berthe Morisot. Se dessine alors la voie royale pour devenir commissaire-priseur, mais il n'y pense pas, jusqu'au jour où son père commence à être malade. Il décide de partir au bout du monde pour repousser une échéance qu'il sait fatidique. Bravache et sac au dos, il jure même à sa famille depuis l'Amérique du Sud qu'il ne reviendra pas. Long périple de Santiago du Chili jusqu'au Canada où il finit par poser ses valises et trouver un

poste à Montréal dans la maison de ventes IEGOR qui lui confie la tête du département d'art moderne. On n'échappe pas à son destin... Depuis l'autre côté de l'océan, le jeune homme fait de l'œil à son père et il ne faudra pas attendre longtemps pour que la première bonne raison – en l'occurrence une blessure au genou – le ramène à Paris. « Je suis devenu commissaire-priseur sous morphine, car j'ai passé l'examen en sortant tout juste de l'hôpital ! », confiera-t-il à une journaliste du Parisien venue l'interroger sur sa prise de fonction. En 2004, il est le plus jeune marteau de France et père d'un nourrisson dont la mère lui a laissé la charge – « exactement comme dans *Trois hommes et un couffin* ! ». Finie la vie de bohème. Le jeune homme apprend tout de Maître Robert auquel son esprit sportif répond avec audace. « Il m'a appris à vendre sans filet de sécurité. Il faut dire que c'était le Aznavour des enchères. Aujourd'hui, pas une vente d'art moderne à Paris ne se déroule sans un tableau avec l'étiquette de son passage chez Maître Robert », souligne-t-il, admiratif, en désignant la façade qui fait face au café où nous nous trouvons, ornée de l'enseigne Millon : le 5 rue d'Eylau, l'adresse où est né et a officié ce mentor historique et où Alexandre se rend chaque matin. « Je revendique cette idée d'être un enfant de Drouot même si, à un moment, j'ai décidé de couper les ponts car leur politique m'était devenue incompréhensible », explique-t-il en regrettant le manque d'innovations et de perspectives de l'hôtel des ventes historique. Faire cavalier seul, oui, mais en préservant l'histoire de Drouot à travers la mémoire de son père et de son mentor dont il conserve une masse d'archives inédites. Car dans l'avenir proche, à presque cent ans d'existence, le nouveau défi sera bien de valoriser l'histoire de l'épopée Millon.

La littérature, Cassandre de l'Amérique trumpiste

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Quand un séisme se prépare dans un pays, bien souvent sa littérature le perçoit. Encore faut-il pouvoir en détecter les vibrations. *Berlin Alexanderplatz*, dans son désespoir et sa rance colère, annonçait le nazisme dès 1929. La littérature, du moins le croyons-nous à *Transfuge*, traduit les soubresauts inavoués et inavouables d'un individu, et parfois d'un peuple. Aux Etats-Unis, ce qui a mené Trump au pouvoir sourdait dans les romans depuis des années. C'est du moins ce que je me suis dit lorsque j'ai reçu *Amérique, des écrivains en majesté*, très beau livre d'entretiens paru chez Albin Michel ce mois-ci, signé Alexandre Thiltges et Jean-Luc Bertini. On y retrouve des écrivains qui nous sont chers, Siri Hustvedt, Rick Moody, Dinaw Mengestu, Daniel Mendelsohn, Colum McCann, Julie Otsuka, Jay McInerney entre autres. Ces Américains, de naissance, ou pour beaucoup d'adoption, ont choisi ce pays immense et inlassablement écrit et réécrit, pour placer leurs longues-vues. Eux et d'autres, ont su voir ce que d'autres ont préféré ignorer. Ces trente dernières années, la littérature nous a donné des nouvelles de l'Amérique, et elles n'étaient pas bonnes : la profonde bataille qui se jouait entre les hommes et les femmes nous était dépeinte par Siri Hustvedt, elle-même engagée dans un féminisme viscéral. Les ombres de l'histoire américaine et leurs enjeux politiques sourdaient dans les premiers romans de Julie Otsuka. Colum McCann, dans son dernier livre, nous parlait du terrorisme islamique, et de la manière dont les Américains ont été transformés

par cette menace. Stephen Markley, qui signait en cette rentrée *Le Déluge*, témoignait de la violence avec laquelle les écologistes sont traités dans certains lieux lorsqu'ils évoquent la catastrophe climatique. Kevin Powers, il y a quelques années, donnait corps à ces jeunes hommes démunis, s'engageant dans l'armée américaine pour gagner de quoi vivre, puis errant en vétérans dans un pays qui les ignore. Richard Ford, dans notre dernier numéro, évoquait la peur constante d'une fusillade de masse avec laquelle vivent tant de gens. Au lendemain de la victoire de Trump, le 5 novembre dernier, beaucoup ont jugé dans la presse américaine, et internationale, que les observateurs avaient de nouveau failli à comprendre le peuple américain. Qu'une nouvelle fois, les « experts » n'avaient pas voulu, ou su, saisir l'ampleur de la vague républicaine et d'extrême droite qui porte Trump. Il est toujours facile de s'en prendre aux médecins lorsque les épidémies se propagent. Peut-être eut-il été intéressant de se détourner un instant des discours politiques, des analystes de l'instant, et de se plonger dans les romans. La littérature est là pour laisser voir le fond de l'océan : qu'il nous plaise ou non. Voilà pourquoi elle doit accueillir toutes les voix qui traversent les individus, et qu'elle ne peut, au risque de disparaître, n'être bornée par aucune forme de censure, de mantra politique, ou de bienséance. Parce que si les romans qui annonçaient Trump n'étaient pas très confortables, la réalité s'avère, elle, inhabitable.